

- Je donnerais, sans mentir, quelques chose de bon pour que mon curé fût ici, s'écria M. \*\*\*, c'est un excellent homme, mais, lui aussi...

- Encore une fois, M. \*\*\*, dit le régisseur, vous n'avez pas la parole. M. l'abbé veut faire une observation.

- Je conviendrai sans peine, monsieur, dit l'ecclésiastique en s'adressant à notre ami, que je n'ai pas étudié cette matière comme vous. Mais j'en fais l'aveu sincère, rien de ce que j'ai entendu jusqu'à ce jour, rien de ce que l'on nous a donné au séminaire et dans nos paroisses sous le nom de plain-chant ne me paraît répondre au brillant tableau que vous venez de tracer, A part deux ou trois morceaux consacrés, le plain-chant, pris dans son ensemble, m'a toujours paru la plus lourde et la plus monotone psalmodie.

- Vous prévenez ma pensée, monsieur l'abbé, car j'allais immédiatement ajouter que si vous avez jugé du chant grégorien par ce que l'on entend tous les jours dans nos paroisses dans les campagnes surtout, et même dans la plupart des paroisses des grandes villes, vous avez parfaitement raison. Seulement, ce n'est pas là le plain-chant.

Rien de plus assommant, de plus barbare, de plus inhumain que le plain-chant martelé, grommelé, vociféré, tel qu'il l'est aujourd'hui presque en tous lieux. Si, en effet, vous n'avez jamais entendu chanter le plain-chant d'une manière posée, mélodieuse, accentuée, rythmée et cadencée, comme il doit l'être, non-seulement je vous excuse, mais encore je partage votre réprobation. Cette universelle décadence du plain-chant tient à une foule de causes qu'il serait trop long d'énumérer; mais, avant tout, à l'enseignement musical des séminaires, qui, tendant de plus en plus à se séculariser, a amené à sa suite ce vertige pour l'art mondain et la musique théâtrale dont presque tous les jeunes ecclésiastiques sont atteints, et comme conséquence nécessaire le mépris du plain-chant. De là vient que, dans la plupart des messes paroissiales, le rôle du plain-chant se réduit de plus en plus, que l'on en supprime tout ce qui rigoureusement peut en être supprimé, et que les pièces qu'il est impossible de passer sous silence, telles que les introïts, les graduels, les communions, etc., sont dépêchées au plus vile, pour faire à la musique la place la plus large possible.

Qu'est devenu le temps, monsieur l'abbé, où l'enseignement du plain-chant était obligatoire dans toutes les maisons ecclésiastiques, les couvents, les divers ordres religieux, les ordres de femmes même; où tous les prélats, tous les pontifes en recommandaient l'étude; où il eût été honteux d'ignorer les modes, les formules de la psalmodie, ainsi que les règles de l'accent et du rythme?

Qu'est devenu le temps où les chantres et les enfants de chœur étaient tenus de *prévoir*, c'était un mot consacré, c'est-à-dire de répéter d'avance l'office de chaque solennité, et où les chanoines devaient se mettre en mesure de réciter l'office *par cœur*, sans le secours de livres, sous peine d'amende et de pénitence? On a laissé le flot musical envahir la cellule du jeune séminariste; il a envahi jusqu'au sanctuaire. Il n'y a plus de lutrin; il y a un chef d'orchestre, un accompagnateur entouré de ses choristes et de ses instrumentistes, et, parmi les uns et les autres, figurent des virtuoses et des acteurs de l'Opéra. Le malin, ces derniers endossent le surplis, le soir ils s'affublent des déguisements de la folie. Comment voulez-vous qu'à leurs yeux l'église ne soit pas un théâtre? Elle échange avec les théâtres ses fonctionnaires, qui deviennent des espèces de *maître Jacques*, moitié sacrés, moitié bouffons! Cette idée me révolte.

- C'est pourtant là ce qui a lieu dans un grand nombre de paroisses de Paris, dit M. \*\*\*.

- Oh! oui, monsieur l'abbé, poursuit notre ami, je souffre cruellement quand je vois le plain-chant ainsi mutilé, déchiré, massacré par des voix de chœurs inintelligentes et brutales. Dans les paroisses des campagnes, il est affreux d'entendre le plain-chant beuglé et braillé par des voix discordantes; principalement par ces voix d'enfants qui n'ont plus rien d'enfantin et qui hurlent comme si on leur faisait subir le supplice de la strangulation. Mais cette souffrance n'est pas comparable à celle que j'éprouve quand je vois l'Église introniser chez elle les produits infimes des théâtres et des divertissements mondains. Là, il n'y a qu'ignorance, inhabileté; mais, ici, il y a scandale. Aussi, quand l'Église, dans la malheureuse pensée d'attirer du monde chez elle, s'oublie jusqu'à venir dire à l'art des théâtres: Prêtez-moi votre musique, vos airs, vos fioritures, vos ophicléides, vos cornets à pistons, vos roulades, vos fanfares; quand je la vois, Elle qui fait la loi et ne la reçoit pas, Elle qui n'a rien à envier à personne, tendre une main suppliante à cet art des théâtres et des concerts en plein vent, oh! alors, dans ma foi de chrétien, dans mon orgueil d'enfant de l'Église, je me sens profondément humilié.

Savez-vous que cette fatale pensée d'attirer du monde dans l'église par des spectacles et des chants profanes pourrait mener loin! Et d'abord, vous comptez ceux que vous attirez ainsi, mais comptez-vous ceux que vous envoyez dans des lieux dangereux? N'est-il pas à craindre de plus, que la première idée qui vienne à l'esprit de ceux qu'on attire de cette manière ne soit celle-ci: l'Église se défie d'elle-même; elle a perdu sa force sur les esprits, et, ne sachant comment la ressaisir, elle fait appel au luxe extérieur?

Faut-il vous raconter ce que disait un jour un vieux curé de Paris à un autre curé de Paris qui avait inauguré dans sa paroisse un *31 Mois de Marie* excessivement brillant? « J'ai assisté, dit le premier, à un de vos Mois de Marie; les illuminations, les chants, la musique, tout est à souhait; c'était une soirée ravissante.- N'est-ce pas, dit l'autre d'un air satisfait? - Pourtant, reprit le premier, il y manquait une chose. - Et quoi donc? - Et, pardieu, vous avez oublié de faire passer des glaces. »

Vous riez, messieurs; il n'y a pas de quoi rire, hélas! Il n'en est pas moins vrai que cette pensée d'attirer du monde dans les églises par des chants profanes, est une pensée fatale; je ne m'en dédis pas. Je ne veux certes rien exagérer; mais pensez-vous que la tolérance de semblables abus dans le temple, n'ait pas, je ne dirai pas provoqué, mais favorisé au dehors d'autres scandales sur lesquels tous les cœurs chrétiens ont gémi?

Si la simple représentation des choses saintes sur le théâtre, alors même que cette représentation a lieu sans intention arrêtée de les livrer au ridicule, si cette simple représentation est déjà une profanation, combien de profanations n'avons-nous pas eu // 332 // à déplorer depuis trente ans! Nous avons eu *Robert le Diable* avec ses moines, sa cathédrale et son orgue; puis *la Juive* avec ses cardinaux; puis les *Huguenots* avec leurs moines bénissant les poignards de la Saint-Barthélémy; puis le *Prophète* avec sa cathédrale encore et ses chorals d'anabaptistes, et une foule d'autres ouvrages du même genre. Que vous dirai-je, monsieur l'abbé? n'est-il pas à craindre que deux ou trois paroisses de Paris, qui avaient acquis alors une bien grande célébrité, qui avaient fait beaucoup parler d'elles, à cause de l'appareil théâtral déployé dans leurs exécutions musicales, ne se soient un peu trop écartées de cette gravité et de cette austérité qui doivent envelopper d'un voile auguste les cérémonies du sanctuaire et qu'en sortant ainsi de leurs limites elles n'aient en quelque sorte

poussé les théâtres à sortir des leurs? N'est-il pas à craindre que ceux-ci ne se soient dit: Eh bien! puisqu'on fait du théâtre dans l'Église, pourquoi ne ferions-nous pas de l'Église sur le théâtre?

Et qu'est-il advenu? Il est advenu que la musique religieuse, ainsi transportée sur la scène par des mains habiles, s'est montrée véritablement religieuse, parce que la couleur religieuse devenait ainsi une des conditions de la vérité dramatique; tandis que la musique extérieure adoptée par certaines églises, s'est montrée d'autant plus profane que ces mêmes églises s'étaient plus préoccupées de cette malheureuse idée de gagner des âmes à Dieu par l'attrait des séductions mondaines.

Vous direz sans doute, monsieur l'abbé, que ce n'est pas à moi à dire ces choses, et vous aurez encore raison. Mais je vous demanderai qui les dira, puisque ceux qui doivent les dire ne les disent pas, ou plutôt disent le contraire? puisque, à les en croire, il n'y aurait plus qu'à embaumer pieusement le plain-chant et lui faire un bel enterrement avec tambours et trompettes, *cum tympano et choro et cymbalis bene sonantibus?*

Je ne dis pas cela pour vous, monsieur l'abbé. À la manière dont vous m'écoutez depuis quelques instants, je crois entrevoir que vous n'êtes plus l'ennemi aussi déclaré du chant grégorien.

-Tout à l'heure je m'expliquerai, dit l'ecclésiastique. Avez-vous quelque chose à ajouter?

- Deux mots encore, repartit notre ami. Pour résumer toute cette discussion, j'ai à vous présenter un contraste qui me semble propre à faire quelque impression sur votre esprit. Je ne vous demande qu'un court moment d'attention.

Il y a des saints qui ont passé leur vie dans leur cellule, aux pieds du Crucifix; qui ont donné pendant le séjour qu'ils ont fait sur la terre les plus admirables exemples de patience, de piété, de chasteté, de sacrifices en tout genre, de détachement absolu des choses du monde, de mépris pour les vanités et les plaisirs profanes; et qui, dans la contemplation de l'infinie grandeur de Dieu, de son infinie miséricorde, de son amour infini pour les hommes, ont composé des mélodies qui ont ravi d'admiration les souverains pontifes, les princes de l'Église, les Pères, les docteurs de la foi, les rois, les populations entières; mélodies tellement sublimes, touchantes, inspirées, que l'Église les a recueillies en un corps, les a adoptées, consacrées, et en a fait le recueil des chants qu'elle fait entendre sur toute l'étendue de la terre, durant la célébration des saints mystères, et dans toutes ses solennités de réjouissance ou de deuil.

Il y a des hommes mondains, monsieur l'abbé, des indifférents, qui ne se sont jamais souciés de foi religieuse, ni de pratique religieuse; qui n'ont jamais mis le pied dans une église pour y prier; qui ont passé toute leur vie dans les enivresments de la vanité, dans la recherche constante de jouissances sans cesse croissantes, qui ont accordé à leurs sens toutes les satisfactions que le monde, la richesse, le luxe, l'art de multiplier ces jouissances, de les diversifier, de les rendre plus tantes, pouvaient leur procurer. Et ces derniers, musiciens de génie sans doute, car Dieu les avait comblés de ses plus beaux dons, ont écrit les chants les plus charmants, les plus suaves, les plus enchanteurs qu'on puisse entendre, et, en les écrivant, ils ont eu en vue de faire passer dans l'imagination et les sens de leurs auditeurs toutes les images de volupté dont ils étaient eux-mêmes saturés. Et le monde, dans ses triomphes les plus étourdissants, ne juge rien de mieux, pour célébrer ses joies, que de faire exécuter ces

chants avec toute la pompe et les brillants accessoires qu'ils peuvent comporter.

Et il s'est trouvé, monsieur l'abbé, (encore une fois, je vous proteste que je neveux nullement faire allusion à vos paroles), il s'est trouvé des prêtres du Christ, qui ont proclamé ces derniers chants les seuls dignes du sanctuaire, dignes d'exalter les -louanges du Dieu trois fois saint, les vertus sans tache de la vierge Marie, et qui ont osé dire que les autres chants, les chants des saints, avaient fait leur temps, et qu'ils devraient être bannis définitivement du temple comme on balaye des vieilleries!. Je voudrais, monsieur l'abbé, que tous ces ecclésiastiques, d'ailleurs si sincères, si respectables, mais bien mal inspirés, fussent ici présents; je leur dirais: Voyons, Messieurs, répondez-moi: pensez-vous que l'Église doive expulser les chants composés par les saints sous l'inspiration du Saint-Esprit, et adopter les chants des compositeurs mondains, les chants que ceux-ci ont écrits sous l'inspiration du...

- Du Diable? firent en chorus l'ecclésiastique et les assistants.

- Quoi! vous aussi, monsieur l'abbé?

- Hé bien, oui, moi aussi, répondit le prêtre. J'étais un peu ébranlé, j'en conviens, par certains enthousiasmes de mon cher curé, quoique je ne partageasse entièrement ni son engouement pour les solos mignons, ni ses préventions contre le plain-chant. Lorsque j'ai appris que vous étiez ici, je me suis promis de profiter de l'occasion qui s'offrait d'elle-même de connaître à fond votre pensée sur tous ces points. Notre aimable régisseur, M. N..., à qui j'avais communiqué mon dessein, m'a parfaitement secondé en me plaçant auprès de vous. Alors qu'ai-je fait? je me suis emparé des arguments de notre excellent curé, qui ne sont pas bien forts, comme vous voyez, et je vous les ai décochés un peu au hasard peut-être, sachant bien que je m'exposais à être rudement secoué, ce qui n'a pas manqué.

- C'est-à-dire, fit le régisseur, que M. le curé de L. a reçu la bourrasque sur le dos de monsieur l'abbé.

- M. l'abbé peut dire comme le psalmiste: *Suprà dorsum .meum fabricaverunt peccatores*, s'écria M.\*\*\* avec emphase.

- *Peccatores*, en effet, dit notre ami en saisissant affectueusement la main de l'ecclésiastique. C'est un pauvre pécheur qui réclame de vous indulgence et absolution pour quelques expressions et quelques mouvements un peu vifs qu'il n'a pu retenir...

- Non pas, non pas, reprit l'abbé. C'est moi qui ai provoqué cette vivacité. Elle s'explique d'ailleurs naturellement par la chaleur de vos convictions, auxquelles le premier je rends hommage. Je vous félicite, au contraire, d'avoir défendu avec cette ardeur et cette sincérité la cause du plain-chant qui est, après tout, le véritable chant de l'Église, puisque l'Église est le lieu de // 333 // la prière, *domus orationis*, et non un lieu où les oreilles des fidèles doivent être chatouillées par des chansonnettes mondaines.

- Ce n'est pas, fit observer M. d'A..., ce n'est pas seulement la cause du plain-chant que notre ami a plaidée, c'est encore, monsieur l'abbé, la cause de la religion.

- Vrai! répondit l'ecclésiastique, je ne suis point éloigné de le penser.

**MÉNESTREL, 16 septembre 1860, pp. 331-333.**

Journal Title:	MÉNESTREL
Journal Subtitle:	JOURNAL MUSIQUE ET THÉÂTRES.
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	16 September 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	42
Year:	27 <sup>ème</sup> année
Series:	None
Issue:	16 Septembre 1860
Livraison:	None
Pagination:	331-333.
Title of Article:	TABLETTES DU PIANISTE ET DU CHANTEUR.
Subtitle of Article:	LE PLAIN-CHANT ATTAQUÉ PAR UN PRÊTRE ET DÉFENDU PAR UN LAÏQUE. ( <i>Suite et fin</i> ) IV.
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	Même article (quelques phrases en plus, concernant M. ***) que LA MAITRISE, 15 AVRIL 1860-2.